

Haendel, salle comble à la Bastille

« La Resurrezione », créée à une époque où l'Église proscrivait l'art lyrique, garde sa fraîcheur

Opéra

Il faut croire que tout le monde attendait *La Resurrezione* de Haendel comme le messie. C'est en effet dans un amphithéâtre Bastille bondé que les jeunes solistes de l'Atelier lyrique de l'Opéra de Paris ont présenté le premier des oratorios sacrés de Haendel (1685-1759). Le livret de Carlo Sigismondo Capece relate la deuxième nuit qui suit la mise au tombeau du Christ. Pendant que l'Ange et Lucifer s'affrontent, les saintes femmes – Marie-Madeleine et Marie-Cléophas –, assistées de Jean l'Évangéliste, attendent la résurrection du Sauveur.

Donné à Rome le dimanche de Pâques du 8 avril 1708 au palais du marquis Francesco Ruspoli, son commanditaire, *La Resurrezione* a été créée en grand appareil. Un théâtre construit dans l'une des salles du Palazzo Bonelli, des chanteurs de renom, 47 musiciens (dirigés par Archangelo Corelli), et un décor fastueux – rideau de scène en taffetas surplombé d'un cadre orné de chérubins, de palmiers et d'arabes-

ques, arc ornemental en velours damassé, et, en toile de fond, l'Ange annonçant aux deux Marie la résurrection du Christ.

Or, lorsque Haendel débarque de sa Saxe natale en 1706, à 21 ans, Rome est en plein *opera proibita*. Honni par la Contre-Réforme, l'art lyrique, qui met en scène des sujets profanes et favorise le travestissement, est entaché d'une réputation sulfureuse. Clément XI profitera du tremblement de terre de 1703 pour décréter, au titre d'action de grâces, l'interdiction de tout spectacle durant cinq ans. Nonobstant, quelques cardinaux lettrés amateurs de musique contournent le veto en faisant donner des oratorios, aux sujets bibliques ou allégoriques.

L'Église et les castrats

Abstinence scénique, certes, mais écriture instrumentale et virtuosité vocale en tous points semblables : « *C'est l'opéra qui continue sous forme d'oratorio* », affirme Cecilia Bartoli, dont le fameux album *Opera proibita*, paru en 2005 chez Decca, règle ses comptes

avec l'Église et les castrats, se réappropriant les musiques que l'interdiction des femmes sur une scène publique a destinées aux voix d'homme. Cela dit, c'est à la fameuse Margherita Durastanti (créatrice du rôle-titre d'Agrippina en 1709) que revint la première Marie-Madeleine de *La Resurrezione*. Le blâme papal tomba : le lendemain, elle fut remplacée par un castrat.

Mettre en scène un oratorio ne serait donc pas un dévoiement, comme en témoigne le parti pris de la metteuse en scène Lilo Baur, exemplaire de sobriété. La scénographie ? Un désert de sable, piqué d'herbes sèches et d'épineux, quelques rochers et un point d'eau, dans lequel évoluent les chanteurs vêtus comme des images pieuses, ne serait l'Ange à la mode baroque espagnole de Maria Virginia Savastano, qui domine la distribution.

La jeune Argentine possède en effet ce brin de folie qui saisit et ravit dès l'ouverture du brillantissime « *Disserratevi, o porte d'Averno* » (« Entrouvrez-vous, ô portes de l'Averne »). Dans le registre

de la révolte diabolique, le Lucifer de l'Australien Damien Pass est convaincant. Quant aux deux chanteuses roumaines qui incarnent les saintes femmes, le beau timbre de Cornelia Oncioiu (Marie-Cléophas) et la vigueur de projection d'Andreea Soare (Marie-Madeleine) disent les artistes en devenir. Seul le ténor français Cyrille Dubois (saint Jean) a paru un peu moins à l'aise, malgré un joli « *Così la tortorella* », l'un des airs les plus célèbres de la partition.

Les 22 musiciens étudiants du département de musique ancienne du Conservatoire national supérieur de musique de Paris ont eu des débuts brouillons. Ils ne pourront que s'améliorer au fil des représentations sous la direction attentive de Paul Agnew. ■

MARIE-AUDE ROUX

La Resurrezione HVW 47, de Haendel. Amphithéâtre Bastille, Place de la Bastille, Paris 12°. Le 30 avril. Prochaines représentations les 2 et 4 mai à 20 heures, le 6 mai à 15 heures. Tél. : 08-92-89-90-90. Tarif : 30 €.